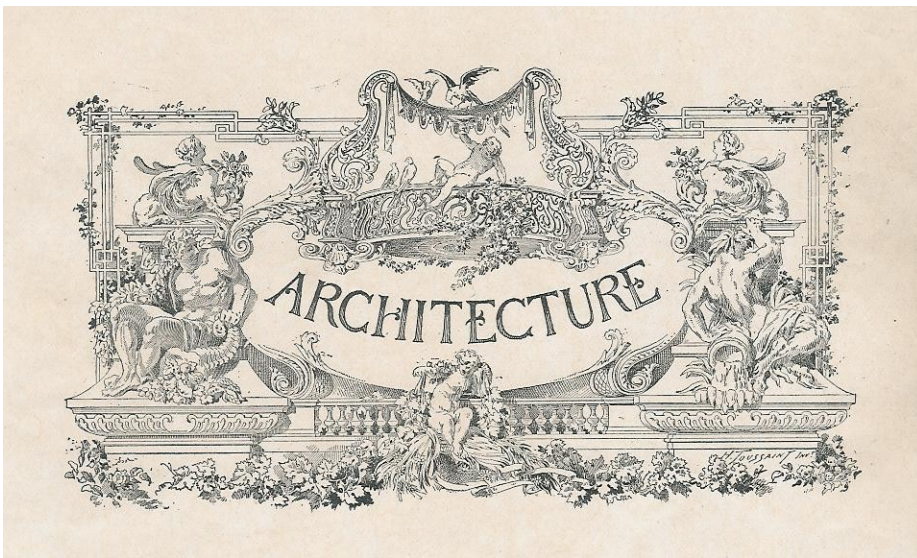


CONFLUENTS



« Le moulin de Josnon »
Armand GUILLAUMIN (1841 – 1927)

Numéro 28
NOVEMBRE 2010



EDITORIAL

Cher(e)s Adhérent(e)s,

Un numéro quelque peu tardif pour cause de printemps et d'été surchargés !.

SOMMAIRE

Couverture	
Sommaire, éditorial	2
Crozant d'Hier et d'Aujourd'hui	3 à 6
Les gens d'ici : Yvonne....	7 à 9
Vie de l'association	10 à 12
Le bardeau en Creuse	13 à 15
Il y a 50 ans, histoire locale	16 à 18
Brèves, publicité	19
Dernière de couverture	

L'évocation de deux fleurons de notre patrimoine nous permet de compléter l'exposition organisée par Jean Marie Laberthonnière pour ERICA à l'Hôtel Lépinat : « Crozant : village de caractère ».

En effet, si nous parlons de maisons de caractère, le château des Bréjauds entre sûrement dans cette catégorie. Les toitures en bardeaux font partie également des éléments architecturaux qui donnent du caractère à notre bâti.

Simone Gorsic, dans son récit sur la vie au moulin de Josnon au temps de sa splendeur évoque quant à elle ce joyau de notre patrimoine communal désormais perdu.

Merci à tous les rédacteurs de ce numéro. Je vous souhaite une bonne lecture.

Cécile Lasnier

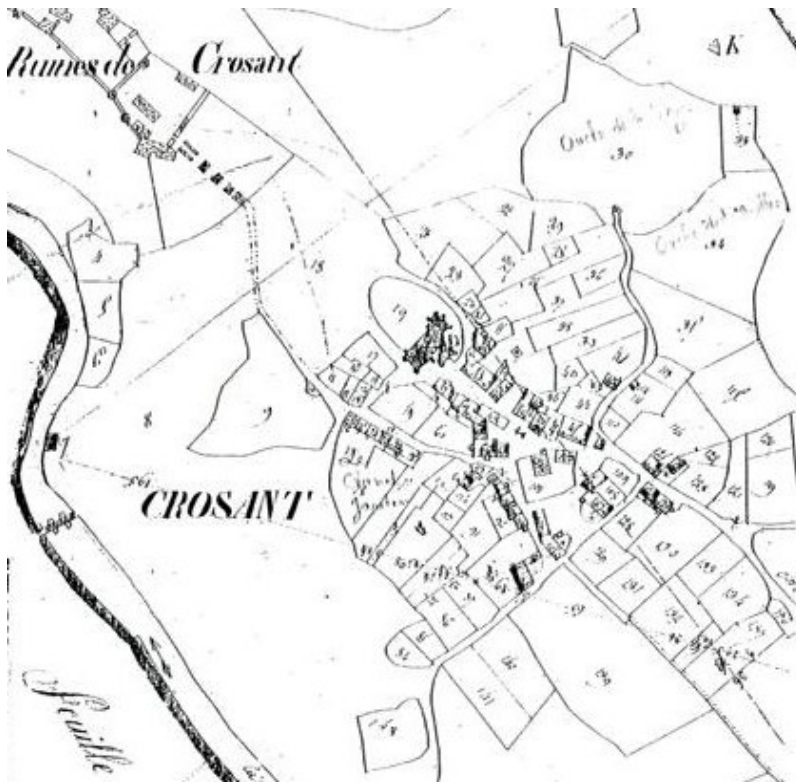
**BONNE FIN D' ANNEE
A TOUTES ET TOUS !**



Tourelle à Maisons

CROZANT d'HIER et d'AUJOURD'HUI :

Il y a cent ans, construction d'un « cottage »



Le cadastre de 1823 nous montre, sur son étroit promontoire, le bourg de Crozant : une vingtaine de maisons groupées près de leur église et, tout au bout, le site des ruines. Avec les visites de George Sand et de ses amis, la venue d'artistes qui s'installent, Crozant, à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, change complètement d'aspect.

Il y a plus d'un siècle, les artistes occupent le terrain. En 1890, la maison des Papillon s'accroche à la rive gauche de la Creuse et Ernest Hareux fait construire sa maison-atelier au coeur du bourg. Après 1900 s'installent les Frères Alluaud. Sur la rive droite de la Sédelle les quatre « villas » dominent le torrent et ont vue sur le château de Changothin bâti de l'autre côté, tout en haut de la « côte ».

Des Crozantais construisent ou aménagent des maisons pour recevoir les peintres. Des migrants qui ont réussi dans la charpente ou la maçonnerie font édifier des résidences où ils déploient tout leur savoir-faire. En 1902, la mairie, flanquée d'un bureau de poste et de logements pour les instituteurs, ouvre ses portes. En face, M. Nadaud, entrepreneur optimiste « entreprend », à la veille de la grande guerre, la construction d'un hôtel plus grand que ... l'hôtel de ville. Son aspect, insolite dans nos contrées, étonne encore les touristes. Il faut dire que toutes ces constructions ne ressemblent en rien au bâti traditionnel de la région : maisons sans étages, aux murs de moellons de granit tout venant, à toit à deux pentes. Pour l'habitat nouveau le style varie suivant les goûts du propriétaire et de l'architecte.

Achévé en 1909, sur les plans de M. Henri Geay, architecte à Limoges, le château des Bréjauds est un bel exemple de ces riches résidences. Pourquoi le comte et la comtesse de Clugny⁽¹⁾ (à la mort du père, ils prirent le titre de marquis et marquise) achetèrent-ils, à Vitrat, une parcelle fleurie de bruyère pour y édifier une résidence secondaire ? La question reste sans réponse. Les gens d'ici expliquaient son architecture par l'origine alsacienne de la marquise.

La revue « La construction moderne », éditée à Paris en 1909-1910, accompagne un article intitulé « cottage à Crozant, Creuse » de plans et de photographies qui nous donnent une idée très précise de la construction principale et des communs.

L'article insiste sur l'originalité de la construction.

D'abord le lieu :



« bâtie dans un site admirable, sur une hauteur qui domine le confluent de la Creuse et de la Sédelle : ces deux jolies rivières confondent leurs eaux à cent mètres en contrebas de la terrasse entourant la villa ».

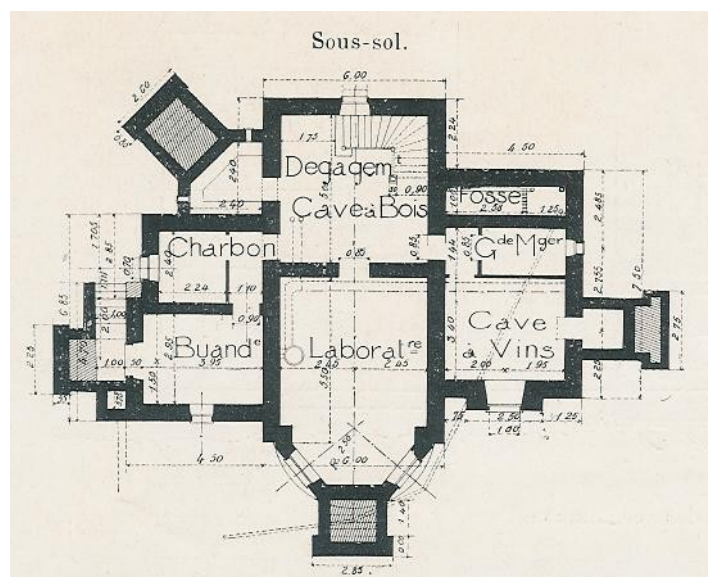
La construction : *« une oeuvre pittoresque pleine de vie et de couleur ... Le plan, très découpé, se prête facilement à la*

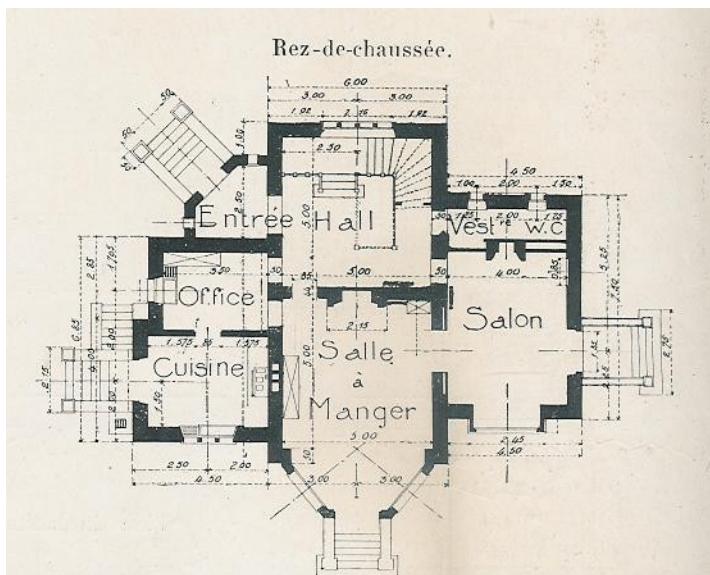
diversité des façades et les bow-windows rompent la monotonie et contribuent à la silhouette... Dans chaque ouverture, des jardinières garnies de fleurs à la belle saison ajoutent une note de gaieté ».

Le matériaux de construction et la technique sont du pays : moellons de granit et joints à la chaux hydraulique. Les toits en tuiles plates à crochets, rouge brun. Le bâtiment est doté de tout le confort moderne : eau courante froide et chaude à tous les étages, chauffage à vapeur basse pression distribué par radiateurs, éclairage à l'acétylène (l'électricité ne sera installée à Crozant qu'en 1932/33).

VISITE de la CAVE au GRENIER

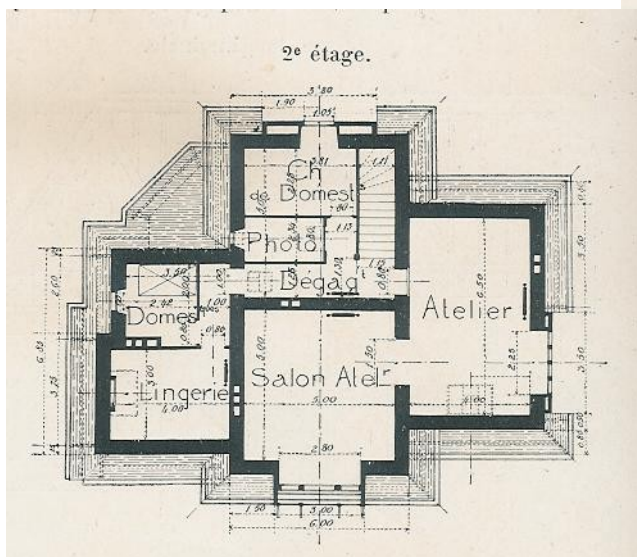
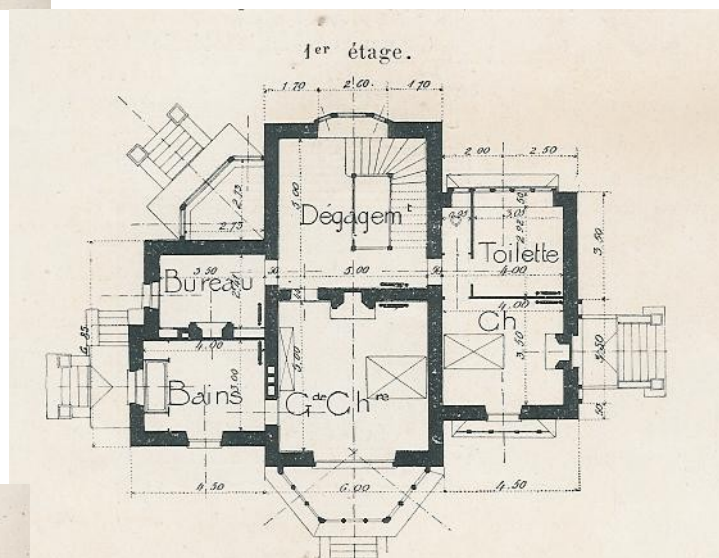
Au sous-sol s'entassent les provisions. Mais c'est aussi un lieu de travail, on y trouve la buanderie (pas la machine à laver) et un vaste laboratoire. Le marquis était ingénieur agronome et photographe amateur.





Au rez-de-chaussée se trouvent les pièces à vivre et le domaine de la cuisinière : cuisine et office. « L'eau chaude produite par le fourneau de la cuisine est distribuée d'un thermosiphon aux cabinets de toilette et aux lavabos ».

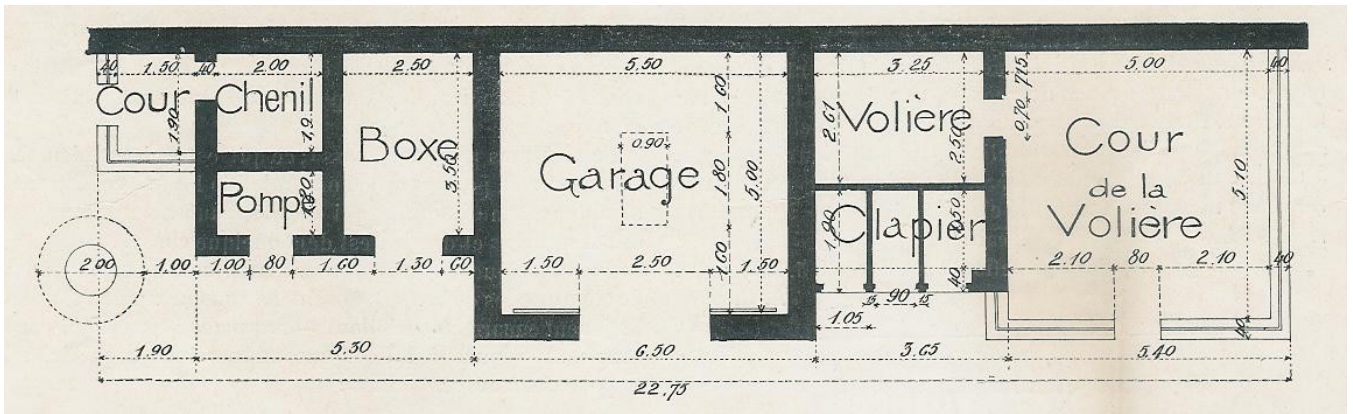
Le premier étage est destiné au repos et aux ablutions.



Au second, deux chambres pour les domestiques. La lingerie : le linge, lavé au sous-sol, était repassé et rangé au deuxième étage. Ici aussi un large espace pour le travail : pièce étroite ... (chambre noire pour développer les plaques photographiques ?) ... un atelier et un salon-atelier.

Le marquis peignait-il ? Il recevait certainement des peintres, beaucoup de tableaux de l'Ecole de Crozant sont peints des Bréjauts. Les Clugny fréquentaient la colonie des peintres de Crozant. Charles Alluau écrit à son frère qu'il a invité l'Abbé Rouzier et il a demandé à la marquise de s'habiller en rose pour mettre une note de couleur dans l'assistance.

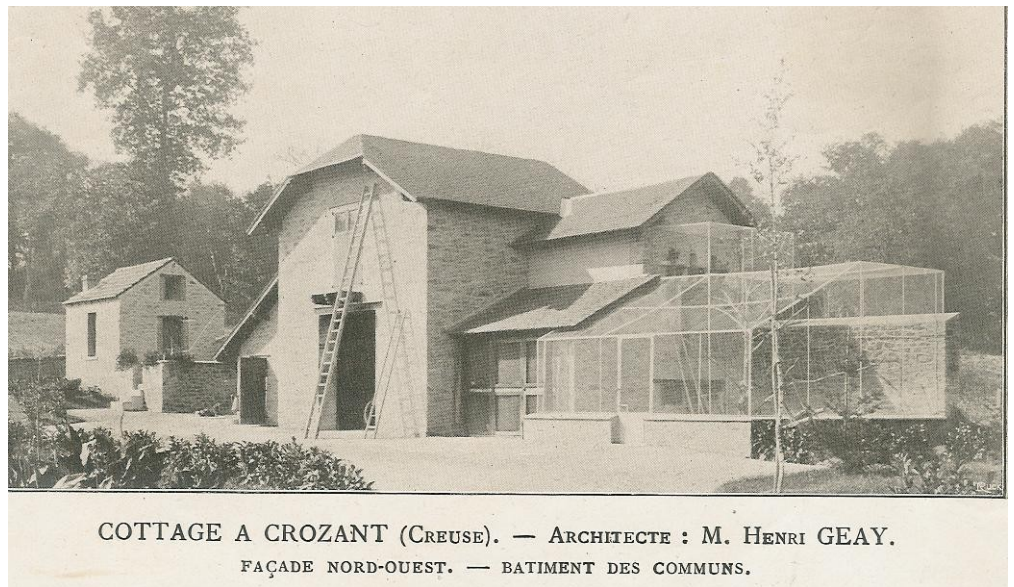
Dans les combles se trouve le réservoir d'eau alimenté par une pompe placée dans les communs.



Les communs : l'importance des communs donne une idée du train de vie des propriétaires : voiture, cheval, chiens

Dans les années 30, la marquise, devenue veuve, conduisait elle-même sa voiture.

Nobles, bourgeois, artistes recrutaient, à la belle saison, du petit personnel pour les travaux domestiques (lessive, repassage, cuisine, ménage, jardinage ...). Ils ont contribué, par leur exemple, à la modernisation du bourg.



Evolution qui semble avoir été rapide : L. Blanchard écrit dans sa monographie d'Eguzon en 1895 : « le bourg de Crozant n'a rien de remarquable et vous vous demandez ce qu'on peut bien y venir voir ». Six ans plus tard, A. Geoffroy ouvre « Huit jours à Crozant » par cette phrase remarquable : « J'ai soixante ans et je n'ai pas vu Carcassonne. Mais j'ai vu Crozant qui est bien plus joli que Carcassonne ».

Tous ces bâtisseurs d'autrefois ont fait de Crozant un village de caractères.... caractères qui font son originalité et rappellent son histoire liée à la présence des peintres dont les tableaux se trouvent dans de nombreux musées de France et d'ailleurs.

1. : Le marquis de Clugny était-il le descendant du Clugny, ministre de Louis XVI, entre Turgot et Necker, de mai à octobre 1776 ?

Le marquis et la marquise reposent au cimetière de Crozant dans un caveau très simple. Les noms, gravés sur la pierre tombale, sont très difficilement lisibles. Mais la stèle porte les armes de la famille, la couronne de marquisat et les deux clefs, sculptées dans le granit, restent la marque d'une ancienne noblesse.



Un grand merci aux propriétaires actuels de la demeure qui nous ont fourni le document ayant servi à la rédaction de cet article.

LES GENS D'ICI : YVONNE, 99 ans et toute sa tête

*Petit entretien avec Yvonne Chaput-Zominy,
par sa fille Maryvonne et son neveu Paul.
Fait à Crozant, le 27 novembre 2009.*

Paul : Tante Yvonne, tu habites promenade George Sand à Crozant, as-tu vu George Sand s'y promener ?

Yvonne : *Certainement pas, elle est née en 1804 et décédée en 1876 ! (confirmation sur les plaques de la rue). Moi, je suis née le 13 janvier 1911, je ne l'ai donc pas connue.*

Paul : C'était un test de mémoire, pour vérifier que tu n'allais pas nous raconter des histoires...
Et de ta naissance, que sais-tu ?



Yvonne : *Je ne me rappelle pas, évidemment, mais maman (Clémentine) me l'a racontée : il y avait déjà ma soeur, Andrée et mon frère, Louis (père de Paul). C'était le soir, il y avait beaucoup de neige et il faisait très froid. Le médecin est venu, a passé toute la nuit. Etant homozygote, née la première, j'étais la cadette, j'ai eu le prénom d'Yvonne et ma jumelle celui de Marcelle. Seuls les parents pouvaient nous différencier, ayant toutes deux une très profonde ressemblance. Une gentille dame venait nous promener dans un landau monté sur quatre roues hautes, et, un drame est survenu : peut-être à cause de la mauvaise route, le landau a basculé dans la côte devant le presbytère. M. et Mme Dumazet (sabotier) demeurant dans ce qui fut ensuite la boulangerie Lasnier, sont venus nous récupérer pour nous remettre à nos parents, très surpris. Ils ont bien essayé de faire l'impossible pour nous sauver, mais ma jumelle, n'ayant pas supporté le choc, a pleuré beaucoup et nous a quittés ; au très grand regret de tous. Passage très douloureux pour les parents qui n'ont jamais oublié ce drame. Ce n'était pas beau à la maison.*

Paul : Que faisaient tes parents ?

Yvonne : *Maman ayant une licence de tabac, tenait un débit de boissons, vins, alcools, cartes postales ; très nombreux étaient les fumeurs, le tabac gris était vendu en vrac, ou dans un petit paquet carré, et les fumeurs, avec un papier spécial roulaient ce tabac dedans pour faire leur cigarette ! Papa fumait beaucoup. Il était né au Moulin de Vervy à Fresselines, son grand-père était instituteur. Avec Maurice Rollinat, ils lui ont appris à lire très tôt. Ensuite, il a été en apprentissage pendant quatre ans pour exécuter le métier d'ébéniste/menuisier. Maman est née au Moulin du Breuil Genet à Eguzon. Elles avait dix frères et soeurs.*

Paul : A quel âge as-tu quitté Crozant ?

Yvonne : *Tout semblait bien parti dans la vie, malheureusement, la guerre de 14/18 a tout changé. Papa a été mobilisé dès le début en 1914. En 1915 il a été blessé très gravement au pied, touchant le nerf sciatique. Il a été évacué à l'hôpital de Vichy, ensuite en 1916, après un long stage en utilisant des béquilles, il a demandé à reprendre un travail. Il a été envoyé à Paris dans une usine de guerre. Il s'y rendait tous les jours quand son pied lui permettait. Tout s'est arrêté à Crozant, maman est donc partie de la maison avec ma soeur Andrée et moi. Je me souviens trop bien du voyage : Auguste, le frère de mon grand-père, François Chaput, en permission, nous a accompagnés à la gare de Saint Sébastien. Nous avons pris le train avec un énorme sac-valise recouvert de tissu, puis le métro et nous sommes arrivés rue Merlin, à côté de la petite Roquette, dans une chambre très grande au quatrième étage, une cheminée, une cuisinière, un grand lit, assez sombre.*

Je suis restée à Paris même pendant les vacances scolaires, car il n'y avait pas d'argent pour m'envoyer à Crozant avec ma soeur, sauf une fois, ma tante Berthe, soeur de maman, a voulu garder tous ses neveux et nièces pendant les vacances scolaires, à Crozant avec l'aide de grand-mère.

Paul : Quels sont tes souvenirs avant ce départ pour Paris ?

Yvonne : *Je suis allée à l'école très tôt : à deux ans et demi. Mon frère et ma soeur m'y conduisaient, ce n'était pas très loin. La maîtresse, Madame Proux et une autre, dont je ne me souviens plus le nom, me prenait, ce qui soulageait maman. Je ne disais rien, j'étais sage, tout ce que racontaient les maîtresses m'intéressait beaucoup. Cette école construite en 1888, du reste, je suis très en colère après le maire de l'avoir fait fermer. C'est l'âme d'un pays !*

Mon père fabriquait aussi des cercueils. Pour rigoler, ma tante Berthe et maman s'amusaient à les essayer, ce qui m'effrayait, ça me faisait très peur.

J'allais avec ma grand-mère à l'église et nous déjeunions avec monsieur le Curé Giraud, sa nièce Andrée et tante Mathilde. Un jour, nous avons commencé le repas et je dis tout fort : "Mamie ! On n'a pas dit la prière !". Car il était de coutume de dire le bénédicité avant chaque repas.

Ma grand-mère travaillait souvent en extra chez les Papillon, charpentiers de Paris, ils recevaient très souvent. Elle était à la cuisine et nous rapportait une petite friandise qu'elle avait mise au fond de sa poche pour nous faire plaisir, car nous n'avions jamais de bonbons.

Maman et ma grand-mère allaient ramasser de la vaisselle en porcelaine de Limoges dans les Côtes, après que les fabricants Alluaud, qui ne faisaient pas toujours la vaisselle lors des réceptions qu'ils donnaient, l'ai jetée.

Paul : Te rappelles-tu la maison au toit de chaume ?

Yvonne : *Ma grand-mère, Ernestine Reby, née à Mourioux, s'est mariée à François Chaput. Ils habitaient la maison au toit de chaume. Quand mes parents ont fait construire leur maison, ils allaient prendre leurs repas chez eux et allaient coucher chez ma tante Mathilde Reby, mariée Berthias, qui habitait dans ce qui est aujourd'hui l'ancien réfectoire de l'école, la maison des pèlerins.*

Dans la cour de l'école, se trouvait un chemin de terre et un escalier qui donnaient dans la rue promenade George Sand en face de la maison en toit de chaume. Il y avait un puits aussi.

Mes arrières grands-parents, Jean Chaput, marié à Ernestine Brigand, tenaient un tabac/auberge à l'emplacement actuel de la boulangerie sur la place.

Maman et tante Berthe m'ont raconté que, étant jeunes, elles livraient le linge propre chez les Papillon. M. Papillon leur demandait de monter à l'échelle pour cueillir des fruits, ce qui lui permettait de glisser l'oeil sous les jupons de ces jeunettes !

Comme nous ne revenions pas à Crozant, la maison a été louée à monsieur le Curé Giraud. Il avait mis des tentures sur les murs de l'atelier et avait bu toutes les bouteilles de vin qui étaient restées !



Paul : A quel âge es-tu revenue à Crozant ?

Yvonne : *En 1921, nous étions toujours à Paris. Après la guerre, au retour des corps retrouvés sur les lieux de bataille et renvoyés aux familles qui le désiraient, papa a entrepris, avec son beau-frère Léonce Reby, la fabrication de cercueils. Par la suite, mes parents sont allés habiter à Maisons-Alfort, au 94 chemin de Valenton.*

Ils sont revenus à Crozant en 1935. Mais à cette époque, pas de retraite, pas non plus d'aide sociale, sans pouvoir retrouver son travail. Heureusement, leurs enfants travaillaient tous, sauf la dernière, et les aidaient. Ma soeur Andrée et moi nous leur donnions de l'argent. Mon frère Marcel avait acheté des moutons et des chèvres, c'était leur revenu.

Paul : A quelle époque t'es-tu mariée ?

Yvonne : *Je me suis mariée avec Lucien Zominy en 1933 à Maisons-Alfort. A l'époque je travaillais dans une société d'encre à Alfortville. Nous habitions à Villeneuve Saint Georges, puis nous sommes venus à Alfortville.*

Mais en 1939, ce fut de nouveau la guerre, mon mari fut mobilisé dès le début, en septembre 1939. Il n'eut qu'une seule permission en 1940, ensuite plus aucune nouvelle.

Paul : Tu étais où à l'exode ?

Yvonne : *En juin 40, sous une fumée noire, avec ma soeur Andrée, ma belle soeur Blanche (la mère de Paul) et Paul, qui n'avait alors qu'un mois, dans mes bras, nous avons pris un omnibus qui partait vers Châteauroux. Il roulait 15 mn puis s'arrêtait, repartait enfin. Nous étions partis à 10H30, nous sommes arrivés à la gare de Saint Sébastien à 2 heures du matin. Là, il y avait mon gentil cousin Alexandre Berthias, qui nous a emmenés chez lui, à Vaussujean. Nous y avons passé la nuit, étant très fatigués du voyage, quelle chance de l'avoir trouvé !*

Le lendemain matin, à pied, nous sommes allés à Crozant. Là, quelle surprise agréable pour mes parents, qui n'étaient pas du tout au courant, à cette époque il n'y avait pas de téléphone du tout.

Trois jours après ce voyage, mon frère Louis, le père de Paul, arriva à Crozant après un séjour, blessé, à l'hôpital d'Auch.

Paul : Qui était à Crozant ?

Yvonne : *A cette période, mes cousins sont venus à pied de Paris : Valentine, Suzanne, Denise, Marcel. C'est à cette même époque que des avions italiens ont envoyé des bombes sur Crozant. L'une d'elles a détruit la maison de Ninie qui est à 50 mètres de chez nous.*



Le soir, le père de Suzanne faisait des commentaires sur les étoiles, c'était très intéressant.

Valentine est allée à la mairie de Crozant, ils étaient tous des réfugiés. Elle nous a dit, à ma soeur Andrée et à moi, de nous présenter aussi à la mairie, car nous étions nous aussi des réfugiés, pour obtenir des tickets alimentaires.

Je suis restée 3 semaines, ensuite ma maison m'a demandé de revenir. Comme c'était une ancienne société allemande dont les employés avaient été rappelés par la maison mère avant la guerre, elle avait été mise sous séquestre.

En 1941, ma soeur Andrée, ma belle soeur et Paul sont rentrés à Alfortville.

Le soir de Noël 42, j'étais chez mon frère Louis quand Lulu, mon mari, a frappé à la porte. Il venait de s'évader, il était très maigre car il avait été maltraité chez les fermiers allemands chez qui il était prisonnier.

Heureusement, ma tante Josette Certon, qui était boulangère à Paris, a caché Lulu pendant quelques temps avant de partir pour Crozant. Merci à elle, quoiqu'elle ait eu la tête rasée, à la libération, alors qu'elle n'avait rien fait de mal !

Lulu est venu à Crozant en passant la ligne de démarcation à Angoulême avec une fausse identité. Ensuite, j'ai demandé un laissez-passer à la kommandantur et je l'ai rejoint.

Après la libération, maman donnait à boire aux prisonniers allemands qui faisaient la route à Crozant.

Paul : Vous faisiez quoi ?

Yvonne : *Lulu allait mieux. Il mangeait et était chouchouté par maman qui l'aimait bien. Il s'occupait des poules, des lapins, du jardin, allait chercher le ravitaillement la nuit et même ensuite a extrait des pierres de la côte au Puy Marat pour réaliser le poulailler. Il allait chercher des sacs de farine au moulin chez Madame Ladame par le chemin des peintres, menait la truie au verrat à pied à Marainan.*

Paul : Et après la guerre ?

Yvonne :

Maryvonne est née tout de suite après la fin de la guerre en 45 à Alfortville.

Mon père est décédé en décembre 1957. Il y avait beaucoup de neige et il faisait tellement froid qu'il n'a pu être enterré qu'en 1958. Après cela, maman est venue chez moi, elle ne voulait pas aller chez ses autres enfants : elle n'aimait que son petit Lulu et Yvonne. Elle est décédée en juin 1962.

Paul : Vous êtes de retour à Crozant à quelle période ?

Yvonne : *Avec Lulu, nous sommes de retour à Crozant définitivement en 1968, pour notre retraite.*

J'ai encore beaucoup à dire, en 99 ans de mémoire !

Note de la rédaction :

1 – le curé Giraud pourrait être le curé Giron.



LA VIE DE L'ASSOCIATION

Adhérents ERICA

Comme dans chaque numéro, nous faisons le point sur les réadhésions. Vous êtes 111 à avoir renouvelé votre soutien à ERICA.

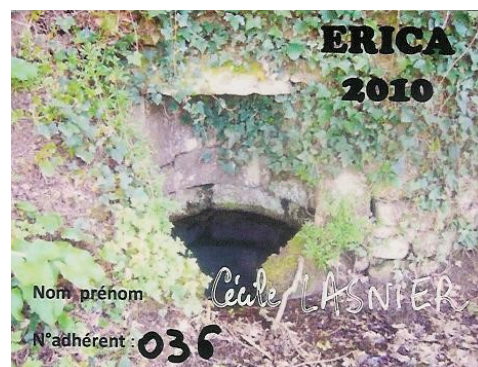
UN GRAND MERCI à TOUTES & TOUS !

La carte 2010

représente cette année la font Saint Placide située sur le "sentier des peintres", aussi chemin de Saint Jacques de Compostelle, entre La Folie et La Solitude. C'est une bonne fontaine. On y allait en procession le 5 octobre (d'autres disent le 5 août). L'eau passait pour guérir les coliques, on en faisait boire un verre aux malades.

On raconte, mais on est un grand fabulateur, que le marquis de Clugny venait y chercher l'eau pour préparer son apéritif !

Saint Placide était aussi le patron du prieuré de Crozant, attesté en 1208 et 1327.



CHEMINS ...

Comme prévu, le chemin que nous appelons "de la croix des Rabines" a été débouché et entretenu. Le gros nettoyage nous a coûté 837 € et le nettoyage d'entretien, deux fois 210 €. Il reste cependant à le baliser et surtout à réaliser un petit topo-guide, comme nous l'avions envisagé. Un petit travail au chaud pour l'hiver.....

Photo : entrée du chemin côté croix par temps de neige.

PETITES ACTIONS ...

Nous avons participé à la soirée "cinéma en plein air" organisée à l'Arboretum de la Sédelle le 28 juillet. "La bouffe, toujours la bouffe" Cécile a profité de cette soirée pour faire une petite répétition de cuisine de campagne à la marmite pour préparer la médiévale. Les bénéfices encaissés sur la préparation de ces repas ont été partagés avec l'Arboretum ; 103,00 € pour chaque association.

CORVEE

sur la lande

du Pont Charraud

Quelques courageux se sont retrouvés

le 20 novembre

pour un nettoyage/brûlage des fougères sèches, dégageant ainsi les bruyères.

D'autres corvées suivront.....



LA VIE DE L'ASSOCIATION

LA VIE DE L'ASSOCIATION



DU 14 JUILLET AU 15 AOUT 2010

Evocation du village au temps des peintres de l'Ecole de Crozant.

L'objectif de faire revivre l'Hôtel Lépinat le temps d'une saison touristique a été largement atteint.

EXPOSITION

Organisée grâce au travail de Jean-Marie Laberthonnière, cette exposition a été un bon moment de l'été 2010. Elle a prouvé l'évidence de ce lieu en tant que lieu de passage incontournable pour les touristes. Nous avons reçu presque 1900 personnes sur les 4 semaines d'expo, ce qui est un chiffre tout à fait honorable. Les habitants de Crozant et des environs y ont bien sûr plus trouvé leur compte que les vacanciers, qui ont cependant apprécié la qualité des documents exposés.



LA VIE DE L'ASSOCIATION

LA VIE DE L'ASSOCIATION

C'est aussi : VOYAGE A MUROL

Pour préparer notre participation à la médiévale du mois d'août, nous sommes allés glaner quelques idées sur le site de Murol, lors de leur fête médiévale... Nous étions une quinzaine (membres d'ERICA), qui malgré le froid ont pu apprécier non seulement les différents aspects de la fête, mais aussi visiter le musée de Murol, puisque cette bourgade du Puy de Dôme a elle aussi abrité de nombreux peintres et étudié les infrastructures liées au tourisme existant dans le bourg.

le 15 mai 2010



RANDONNEE de la PLEINE LUNE

Les randonnées ERICA sont toujours un moment de découverte et de convivialité. La règle fut encore respectée

le 26 juin 2010

La promenade se termina bien évidemment par une collation et l'embrasement d'un grand feu de Saint Jean, autour duquel les participants purent danser au son de l'accordéon.

Encore un bon moment ERICA.

Merci à Nell et Philippe de nous avoir une fois de plus accueillis à l'Arboretum.



& PARTICIPATION à la MEDIEVALE le 05 Août 2010



LA VIE DE L'ASSOCIATION



PATRIMOINE

le bardeau en Creuse

L'An 1997, un édifice majestueux de notre bourg fut l'objet de toutes les attentions : l'église se découvre..... elle ôte sa couverture..... la rénovation de la toiture de la nef et du clocher est en route. Un travail d'art, réalisé de main de maître par un

artisan couvreur de la commune : Guy Périot.

Avez-vous porté votre regard sur la partie la plus élevée de l'édifice, le clocher ? Il offre des nuances de gris argenté, au gré de la luminosité, couleur peu commune pour un toit..... d'ardoises ! Le regard se fait plus précis et l'on devine enfin : le clocher est recouvert d'une petite tuile bien particulière, une tuile de bois !



Girouette de l'église, sans ses bardeaux, Automne 97

Cette jolie tuile de bois remplacera l'ancienne tuile, de bois elle aussi, qui recouvrait cette partie de l'édifice depuis de nombreuses années, soixante dix ans environ ! Elle aura bien rempli son rôle.

Les toitures en bois ornent depuis des siècles les maisons, les églises dans toute l'Europe.

L'ancienne Gaule recouvrait ses toits de bois et il semble que sous Philippe Le Bel, Paris ait été recouvert de tuiles de bois.

Cette technique a connu une grande expansion sur la plupart des continents depuis plus de 2000 ans.

En Creuse, ce mode de couverture était courant et se retrouve communément sur les clochers de nos villages.

Le vocabulaire qui désigne ces tuiles est d'une grande richesse et varie selon les pays ou la région ; la technique de pose, l'essence utilisée également, tenant compte de caractéristiques propres à chaque lieu, tant en terme de conditions climatiques, qu'historiques ou sociales.

"Bardeaux, écailles, tavaillons (Savoie, Jura) eschandole (Alpes de haute provence) scandule (Corse du sud)" et bien d'autres encore, autant de dénominations pour désigner une tuile de bois.

Le bois est utilisé sous une forme brute ou façonnée ; fendu, scié ou tranché, selon des épaisseurs et des longueurs variées.



anciens bardeaux lors de la réfection - Automne 1997

En Creuse, le terme utilisé est "bardeaux", la technique la plus utilisée étant celle de la tuile fendue.

Cette technique est la plus répandue : le bois est débité en courte longueur et refendu en fines planchettes. Il s'agit d'une fabrication traditionnelle. L'essence utilisée est celle de châtaignier.

Nous avons la chance d'avoir en Creuse une véritable "tradition vivante" de cette technique. Il existe à Bénévent l'Abbaye une entreprise de fabrication de bardeaux de bois fendu : l'Entreprise Richard. Longtemps dirigée par Marc Richard, l'activité a été reprise par son fils Joël, assurant ainsi la pérennité et la sauvegarde de ce savoir-faire ancestral. Il existe très peu de fabricants de bardeaux en France, surtout selon la technique du bois fendu. Cette entreprise est connue au niveau national et travaille beaucoup avec les Monuments Historiques. Signalons qu'elle a fourni les bardeaux qui recouvrent les toitures du Mont Saint Michel. C'est une réelle richesse patrimoniale de ce département.

Mais il faut aussi signaler l'Entreprise Ambiance Bois qui réalise également la fabrication de bardeaux, selon la technique du bois scié et à partir de l'essence de mélèze. Incontournable puisqu'ils sont situés sur le plateau de Millevaches !

De nos jours ce sont certes les monuments historiques qui sauvent la tradition du bardeau, mais l'on constate réellement une renaissance de ce type de couverture dans l'habitat. C'est une raison technique qui explique ce renouveau de la toiture de bois. En effet, outre de réelles qualités techniques : durabilité, "le bardeau se façonne, se découpe sans difficulté et permet d'épouser les irrégularités des vieux toits".



photo : Isabelle Hirou

Sans doute une des raisons qui ont guidé le propriétaire d'un lieu remarquable de notre commune, à utiliser cette technique pour rénover la toiture de son édifice classé. Le site est connu des habitants de la commune de Crozant, des promeneurs et autres passionnés de patrimoine : il s'agit du Château des Places.

La toiture des tourelles est aujourd'hui terminée et réalisée en bardeaux.

La réalisation en incombe également à Guy et son équipe.

Les travaux ont débuté en 2006 pour se terminer au printemps 2007 concernant la première tourelle. La deuxième tourelle fut terminée récemment, en Janvier 2010.

Le travail de réalisation de la charpente est en soi une véritable oeuvre d'art... La réalisation de la seule couverture en bardeaux requiert un mois de travail à 2 personnes. Le bardeau utilisé est en essence de châtaignier. Il a bien sûr été fourni par l'entreprise Richard. Il est posé sur une volige de peuplier, idéale pour la souplesse nécessaire pour épouser la forme circulaire du toit.

Le bardeau est enfin cloué sur la volige (au pistolet ou à la main), posé selon la technique du bardeau en écailles, c'est-à-dire bord à bord, et à joints croisés. Le rang inférieur est recouvert par le bardeau du rang supérieur au 2/3 laissant apparaître 1/3 de la planche que l'on appelle le pureau. Cette pose à joints croisés permet d'obtenir l'étanchéité.

Au printemps dernier, la luminosité d'une fin d'après-midi de pluie nous laissa admirer le jeu de lumière sur les toitures de bois de cet édifice : un contraste saisissant entre la tourelle récemment terminée et l'ancienne : couleur d'or et d'argent mêlées !

Si vous passez près de ce lieu enchanteur, ne manquez pas d'admirer cette réalisation.

Il existe bien d'autres réalisations en bardeaux dans notre département, principalement des toitures de clochers : Bénévent l'Abbaye, Aubusson....

Gageons que ce petit bout de bois, à la robustesse éprouvée, saura nous apporter une joie visuelle renouvelée dans notre environnement architectural. Sachons lui donner la place qu'il mérite dans la rénovation ou la construction de notre patrimoine.

Je remercie vivement Guy Périot qui m'a expliqué les travaux de rénovation des tourelles des Places et Philippe Bougon propriétaire du Manoir des Places qui m'a autorisé à publier les photos qui illustrent cet article ; celles qui montrent la préparation de la charpente m'ont été aimablement prêtées par Aline Périot.



Le pavillon de Thé - Arboretum de la Sédelle

Isabelle Hirou

Source: ouvrage de Thierry Houdart " Toit de Bois en Europe, du Limousin aux Carpates"

VES...BREVES...BREVES...BR

LA CROIX DES RABINES.....



Le maire avait annoncé lors d'un récent conseil municipal que la croix devrait être restituée, c'est chose faite. Nous n'avons pas osé demander si l'on savait où elle était partie en villégiature !

Le principal étant qu'elle ait retrouvé sa place....

C.L.

....EST ENFIN REVENUE !!!

FELICITATIONS...

au Docteur Yvon Meslier, membre fidèle d'ERICA pour sa nomination comme Chevalier de la Légion d'Honneur. Merci à monsieur Meslier pour les nombreux documents qu'il nous communique régulièrement.



EVES..BREVES....

QUELQUES LIGNES D'HISTOIRE LOCALE

Il y a 50 ans la vie de moulin....

Récit, par Simone Gorsic.



Nous passions, mes cousins et moi, toutes nos vacances dans les côtes de la Rivière (Sédelle était réservée aux gens de la ville). Tous les moutons de Maisons descendaient paître, l'après-midi, dans nos communaux, suivis par leurs bergères vêtues de noir et d'une ribambelle de gamins insouciant gambadant joyeusement.

Des que nous arrivions à la Jabriole, au petit buron juste avant de plonger dans la vallée, Lexande Biadi, le vieux meunier qui gardait sur sa rive les moutons du moulin, s'élançait de roche en roche. Nous entendions claquer ses sabots sur les rochers, il connaissait bien sa rivière, il arrivait en même temps que nous aux Landriers, lieu aménagé de pierres pour la lessive.

Sous sa casquette, Lexande était petit, rablé, vêtu d'une chemise de paysan, son pantalon de coton épais et côtelé laissait voir ses chaussettes de laine naturelle tricotées à la main. Il portait des sabots de bois, ferrés de caboche ce qui les faisait si bien résonner dans la vallée. Lexande souriait toujours, il avait la sérénité des anciens qui ont accompli leur travail. Il avait transmis à Lucien, son petit-fils, tout son savoir-faire de maître meunier et, à 20 ans, celui-ci le remplaçait au moulin.

Pendant que les enfants exerçaient leurs talents de chercheurs naturalistes aux dépends des sauterelles, grillons et porte-bois, les bergères soudain devenues lavandières rinçaient la bujade. Agenouillées dans des boîtes en bois, manches retroussées, elles plongeaient leurs bras blancs dans l'eau claire. Elles retenaient d'une main ferme les grands draps flottant dans le courant et rythmaient énergiquement le travail avec les battoirs qu'elles levaient et abattaient toutes ensemble. Les draps rincés, elles se levaient et, deux à deux, face à face elles tordaient en sens contraire chaque drap ; du tortillon dégoulinait une cascade en rideau. Les enfants, tête baissée, la traversaient en courant et riant en tentant d'échapper aux gouttes puis, les draps étaient étendus à flanc de coteau sur les bruyères en fleurs, en plein soleil ils allaient « brûler » et seraient moins lourds à remonter à Maisons.

Lexande, lui, assis sur une pierre dans le dos des laveuses, faisait la lecture. Abonné au journal que lui portait chaque jour le facteur juché sur un grand vélo noir, faisant honneur aux hussards de la république, il lisait les nouvelles.

En fin d'après-midi, il n'était pas rare de voir arriver Marie, sa fille, sautant si légère suivant des itinéraires inconnus de nous, elle traversait la rivière pour venir bavarder quelques minutes avec les femmes de Maisons.

Marie était petite, menue et frêle, son chignon rond piqué sur le sommet du crâne dégageait bien son visage rond. Elle aussi était vêtue de noir et de gris. Elle avait perdu sa mère depuis longtemps mais l'habitude des couleurs de deuil était prise. Elle travaillait sans cesse, passait du potager aux champs, du foin au bois, des poules aux lapins, des oies aux cochons, de la cuisine à la bujade. Elle trouvait encore le temps d'aider Lucien à manoeuvrer les gros sacs pesants à l'intérieur du moulin.





Jetant nos espadrilles sur la berge, nous « grenouillions » dans l'eau insaisissable qui nous coupait les mollets. Soudain, alors que nous barbotions, l'eau montait. Lucien, plus haut avait lâché l'eau de l'écluse. Nous savions que la grande roue s'ébranlait, tournait lentement entraînant inexorablement dans un ronronnement sourd la grosse machinerie secrète enfermée dans le haut bâtiment d'où s'échappaient des frottements, des grincements, des craquements mystérieux. La grande bâtisse de pierres vibrait. Déjà arrivés, debout sur le mur de l'écluse, nous tenant par la main, nous regardions fascinés, la roue tourner. Les pales montaient lentement en cliquetant, lâchant des cascades de lumière qui s'écroulaient à grand bruit dans le bief. Si calme d'habitude, gonflé d'eau, il roulait maintenant comme un torrent furieux. Nous le traversions en courant sur la planche étroite posée là, qu'utilisait Lucien pour aller, à l'aide d'une grande manivelle, lâcher l'eau de l'écluse.

Le moulin était vivant. A sa porte, deux paires de sabots sagement rangés trahissaient la présence du meunier et de sa mère à l'intérieur. Ils travaillaient.

Rolande, ma camarade d'école, sortait de la maison et venait partager nos jeux. Elle était bien jolie avec ses nattes enroulées à la russe, accentuant la douceur de son visage, la rondeur de ses joues que le soleil d'été avait piquetées de taches de son comme les appelait la Tontine, ma grand-mère, lorsqu'elle parlait des miennes taches de rousseur.



Sa grande soeur Rachel ne se montrait pas beaucoup. Elle aidait aux travaux quotidiens, nous ne la voyions pas souvent.

Le blé arrivait au moulin par voiture à cheval. Catrine (Henri Feuillade), le gendre d'Alexandre attelait Pompon, un énorme cheval noir qui deviendra blanc au fil des ans, à la charrette bleutée équipée d'impressionnants freins de bois que le cocher manoeuvrait à l'aide d'une petite manivelle. La descente vertigineuse derrière le moulin justifiait l'énormité de ces freins. La charrette partait chargée des sacs de farine que le meunier livrait chez les boulangers des bourgs alentour et des sacs de son pour les cochons qu'il ramenait dans les fermes. Quelquefois, de petits sacs de drap blanc étaient du voyage. C'était la farine des familles pour les besoins de galettes et pâtés des fermes visitées. Stoppé dans la cour, le cheval attendait, impassible, indifférent à l'échange de chargement qui se faisait derrière lui. Un sac remplaçant l'autre, jamais vide. La charrette gémissait sous le poids des « tcheusses de bia ». Son maître se dressait, traînait les sacs debout au cul, ce qui relevait brusquement les brancards, entraînant la souvenrière qui menaçait traîtreusement de soulever le cheval. Pompon, solide, confiant en son poids, ne bronchait pas. Habitué à ces manoeuvres journalières, une patte arrière au repos, Pompon dormait. Son maître, lui, sautait à pieds joints au sol, et, dos au sac se le faisait basculer sur les reins jusque par dessus la tête. Un bras en couronne, il tenait la gueule du sac fermée par une ficelle de lieuse. Il disparaissait au grenier par un escalier scabreux qui lui imposait une gymnastique dangereuse et réapparaissait quelques minutes plus tard sous un autre sac de jute marron sur lequel s'étalait en grosses lettres violettes parfaitement calligraphiées, le nom de mon père. Manoeuvre inverse, souplesses des genoux, sac basculé au cul, cheval menacé d'envolée et Catrine sautant lestement dans le tombereau, couchait le sac gonflé de grains dorés sur d'autres sacs ramassés ailleurs. R.R.R.III.... DIA..... RRR...AHII. L'attelage, jamais vide, repartait lentement, la charrette pleurait écrasée sous le poids des grains de blé. Pompon rythmait de son pas débonnaire, le voyage. Son maître, assis devant sur la gauche du timon, jambes pendantes, guides lâchées sur le collier du cheval, se laissait bercer par l'ensemble jusqu'à la porte du moulin.

Au moulin, il y avait aussi deux vaches « dondes ». Sur la rondère, sous le même joug, elles labouraient, hersaient, fauchaient, charriaient au fil des saisons tous les matériaux utiles à la vie de tous les jours. L'été, la Sédelle était basse, elles la traversaient, au gué aménagé dans son lit par les hommes de Maisons et du moulin et ramenaient des Prés bès une charrette ébouriffée de branches qui serviraient l'hiver à allumer la cheminée et la chaudière des cochons dans laquelle cuiraient à l'étouffée les pommes de terre si délicieuses dans leur robe des champs que nous les volions à ma grand-mère juste avant qu'elle ne les écrase avec son pilon.



Les années ont passé, les filles sont mariées et parties en ville. Lexande, la Marie et Henri sont à Crozant... Lucien, entouré d'animaux est resté seul au moulin. Pompon, après avoir reculé une dernière fois sa charrette sous l'appenti à laissé sa place à une fourgonnette qui, chargée de blé, chargée de son, fait les allers-retours dans les fermes restées fidèles. Le moulin a continué à tourner obéissant aux gestes séculaires du maître meunier. Lucien aimait les visites et partager son métier. Nous y allions en famille, avec des amis, des élèves, des vacanciers ... et ... enfin, je suis entrée dans le secret du ventre du moulin.

Tout est à sa place. A droite en entrant pendus contre le mur le fouet et les harnais de Pompon, devenus inutiles. En face, les deux meules horizontales, toutes dents rajeunies impatientes à écraser les grains d'or. Dehors, la grande roue et toutes ses pales n'attendant qu'un tour de manivelle lâchant la force de l'eau pour donner vie à toute la bâtisse. Et voici l'axe, l'arbre entraînant les meules, puis, d'engrenages en roues crantées, tous les rouages, toutes les courroies, les petites mécaniques transmettant la vie de l'eau entraînant les particules de blé vers le haut dans des tuyauteries, puis dans des chambres de blutage fermées de rideaux s'enflant et se dégonflant en une gigantesque respiration.

Tout bouge, tout s'entraîne, tout travaille sous l'oeil du maître. Au terme des voyages verticaux successifs, les particules de céréales, obéissantes, se retrouvent séparées et emprisonnées dans les bons sacs, farine ou son, au rez-de-chaussée.

Dans le moulin, pas de poussière, pas d'impureté, la farine doit être d'un blanc immaculé -parfaite- il en va de l'honneur du meunier. J'ai compris enfin, pourquoi les sabots de Lucien l'attendaient si sagement rangés côte à côte à la porte du moulin. Lucien ne s'y déplaçait qu'en chaussettes.

Il m'est impossible de parler des derniers meuniers de Josnon sans dire un mot d'Alexandre Lacôte, le neveu de Lexande. Alexandre Biadi était ouvrier agricole et travaillait dans une ferme de La Bière. Lorsque la pêche était ouverte, fin pêcheur, il descendait passer les dimanches au moulin. Il ne manquait jamais de s'arrêter le soir en remontant au Perthuis. Ma grand mère, la Tontine, le recevait dans notre cuisine mal éclairée, échangeait des demandes de nouvelles de la santé de sa vieille patronne avec qui elle était allée à l'école à Lafat, puis Lexande demandait : « Patron é pa t'chi ? ». « Non ou zé din la gringe »..... alors il sortait de sa poche sa blague à tabac et déposait sur la toile cirée aux dessins effacés une petite pyramide de gris : « Qué peur Patron ». Puis il repartait à longues enjambées, sa capote de prisonnier de guerre battant ses grandes bottes. J'étais très impressionnée par sa haute stature qui s'effaçait dans la nuit tombante.

L'année dernière, lorsqu'il est allé rejoindre sa mère à Crozant, j'ai déposé sur son cercueil une petite pyramide de tabac que le vent glacial ce jour-là a dispersé aussitôt emportant du même coup ce joli souvenir d'enfance.

VES...BREVES...BREVES...BR

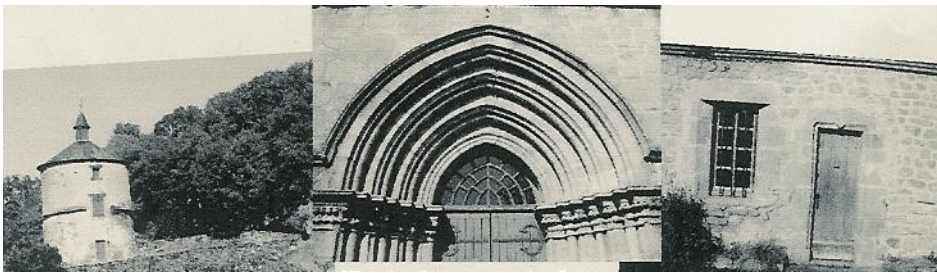


“GEOCULTURE”

... est un projet numérique innovant, à vocation culturelle et touristique, qui présente le territoire limousin à travers le regard que les artistes portent sur lui. A partir de lieux, GéoCulture donne accès gratuitement à des centaines d'oeuvres littéraires (poèmes, extraits de romans, de nouvelles, ...), plastiques (peintures, sculptures, dessins, photographies...), musicales, cinématographiques ou relevant de la culture occitane. Et inversement, GéoCulture permet de découvrir des sites, remarquables ou « ordinaires », à travers les oeuvres qui y sont rattachées, qui les évoquent, les décrivent, les inventent parfois.

Allez y faire un tour : geo.culture-en-limousin.fr

UN INVENTAIRE GENERAL DU PATRIMOINE sur le Pays



Dunois est en cours de réalisation par le Conservatoire Départemental du Patrimoine. Après un an de travail, sept communes sont inventoriées : La Chapelle Baloüe, Dun-le-Palestel, Sagnat, Fresselines, Nouzerolles, Saint-Sébastien et

Saint-Sulpice le Dunois. Un premier compte-rendu nous a été présenté au mois de mai. Les documents sont consultables auprès de la Communauté de Communes et du Conservatoire.

..LICITE...PUBLICITE...PUBLI..



A ceux qui sont à la recherche de tableaux, voici une information qui peut vous intéresser. Nous avons depuis quelques mois, installé sur le territoire de la commune de Crozant, un « marchand » de tableaux.

Patrick Boutillier s'est installé à Maisons et au fil de ses recherches, se spécialise sur les peintres dit de « l'Ecole de Crozant ». Vous pouvez le contacter au :

05.55.89.68.12 ou 06.20.51.68.90

La châtaigneraie de Crozant, par Eugène Alluaud

..CITE...PUBLICITE...PUBLI..



Armand Guillaumin « Les Bréjots »

(les ruines, vues des Bréjouds)

33 x 41 cm -Huile sur toile – Musée d'Art Moderne - Troyes

Semestriel numéro 28

tiré à 110 exemplaires

Comité de Rédaction

Paul Chaput - Gisèle & Roland Hirou
Cécile, Françoise et Huguette Lasnier

E.R.I.C.A. - Le Bourg

23160 CROZANT

Tél : 05.55.89.81.16.

